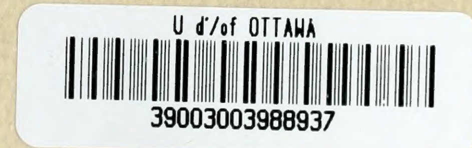
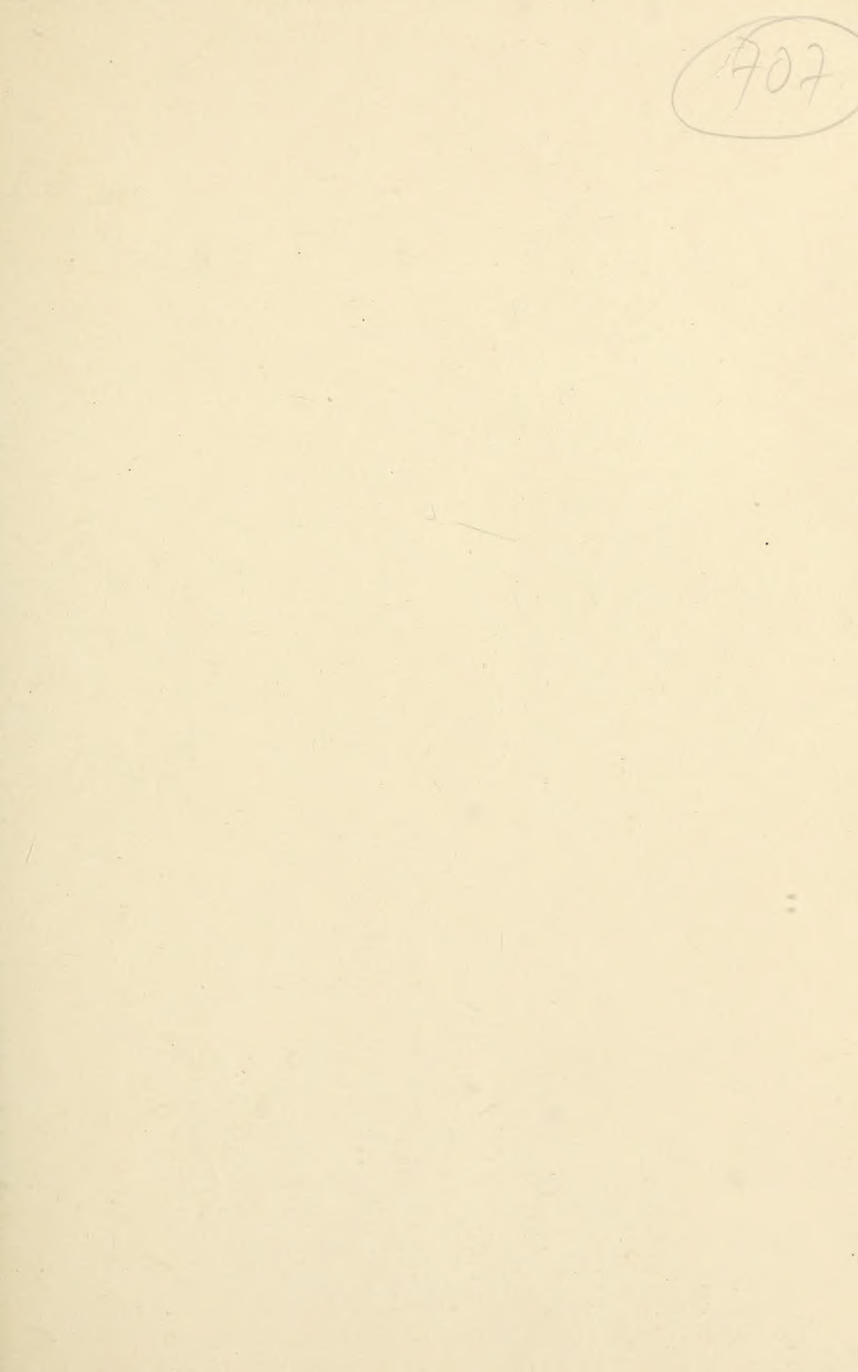
LES CORNEILLES SUR LA TOUR



16-6-69




1707

DU MÊME AUTEUR :

POÈMES ET POÉSIES

SUR LA COLLINE. — *Épuisé.*

LES DICTS D'AMOUR. — *Épuisé.*

LA GESTE DE JEHANNE D'ARC.

LE MYSTÈRE DE SAINTE GENEVIÈVE.

LA GLOIRE DE LA TERRE.

LES ANGOISSES.

LE DIT DE SAINTE ODILE.

LES CORNEILLES

SUR

LA TOUR

EXEMPLAIRE SUR PAPIER PUR FIL
-:- DES PAPETERIES LAFUMA -:-

N° 810


P. GUSMAN

A.-P. GARNIER

LES CORNEILLES

SUR

LA TOUR

Quand tu construis une maison, ne laisse pas de saillies où se perche et croasse la corneille bavarde.

HÉSIODE.



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

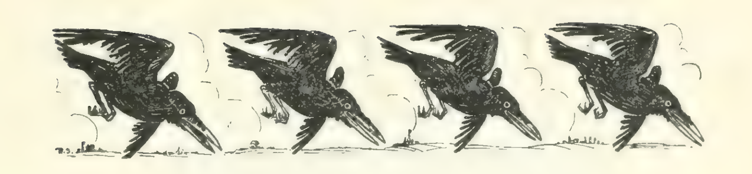
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1920



Par légèreté ne convient estimer les œuvres des humains. Car vous mesmes dictes que l'habit ne faict poinct le moyne, et tel est vestu d'habit monachal qui au-dedans n'est rien moins que moyne.... C'est pourquoi fault ouvrir le Livre et soigneusement peser ce qui y est déduict. Lors, cognoistrez que la drogue dedans contenue est bien d'autre valeur que ne promettait la boîte, c'est-à-dire que les matières ici traictées ne sont tant folâtres comme le titre au-dessus prétendait.

RABELAIS.



DÉDICACE

A mon frère,

EMILE GARNIER.

Je n'ai dessein, mon Cher Émile,
De honnir la Petite Ville,
Ni d'étaler en pauvres vers
Ses vices, ses plaies, ses travers,
Ses maux et ses aspects intimes,
Dont ensemble souvent nous rîmes.
Hôtesses de l'ancienne Tour,
Les franches corneilles du Bourg,
Malignes d'esprit, mais sincères,
Trois soirs d'automne me parlèrent.

Le premier soir, elles m'ont dit,
Sans qu'il faille y donner crédit,
Ce qui prête à la moquerie;
Puis, au second soir de frairie,
Elles eurent, du haut des cieux,
Des mots profonds, clairs, sérieux
Pour peindre les tâches humaines,
Les travaux, les soucis, les peines;
Au dernier soir de vérité,
Dans l'ombre, elles ont ajouté,
Ayant cessé d'être malignes,
Des paroles nobles et dignes.

Avec elles, au ras du sol
J'ai voulu commencer mon vol,
Puis dédaignant bientôt de rire,
Laissant le ton de la satire
Aux vieux disciples d'un Boileau,
Je les compris à vol d'oiseau;
Et quand, ivres, elles montèrent
Sous les grands cieux lourds de mystères,

Dans leur essor je les suivis,
L'esprit tenté, les yeux ravis,
Accordant à leurs voix mes rimes,
Loin de nos fanges, vers les Cimes.

J'ajouterai qu'il n'est besoin,
Dès l'abord, de tirer de loin
Une morale de ce livre.
Que le lecteur veuille me suivre,
Ne pas s'offusquer un instant
Et ne point prendre argent comptant
Ce que les corneilles rapportent...
L'auteur n'écoute pas aux portes.

Fût-ce ou non toujours de son goût,
Qu'il me lise jusques au bout,
Ce Cher Lecteur qui s'aventure.
D'ombres au tableau qu'il n'ait cure
Et ne m'accable de froideur.
Car tel qui commence en laideur,
Au fil de l'heure, au gré du rêve,
En beauté quelquefois achève.

Je t'offre donc ce livre-ci,
Mon cher Émile, où j'eus souci
D'être franc, exact et sincère.
Puisse-t-il te charmer, te plaire,
Lorsque l'hiver, au coin du feu,
En famille, selon ton vœu,
Tu liras en ta Closerie...

Et que le bonheur t'y sourie!

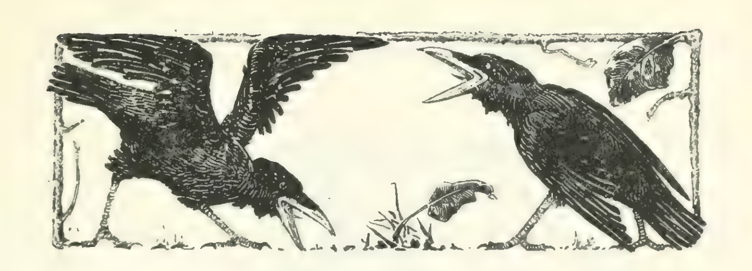


I

AU RAS DU SOL

Les cloches et les saints ne font pas les églises.

NICOLAS RAPIN.



Dans le ciel gris et lourd
Qui pèse sur le Bourg
Comme l'ennui sur l'âme,
Passent, rasant le sol,
Les corneilles en vol
Et que l'hiver affame.

Elles viennent des champs,
De ci, de là, perchant
Aux rameaux nus des arbres.
Les vergers dépouillés
Et les taillis mouillés
Ont la froideur des marbres.

Guettant aux alentours
Vers l'Église et ses tours,
Par le Chemin des nues,
Les corneilles des bois
Aux jacassantes voix
En files sont venues.

Elles ont tournoyé
Dans le grand ciel noyé
De brume et de bruine,
Avant l'heure d'oser
Au clocher se poser
Sur la tour en ruine.

Du haut de leur perchoir
Elles ont laissé choir
Leurs cris et moqueries,
Comme des dards perçants
Sur le dos des passants
Qui regardent et rient.

Les voici de nouveau,
Comme par monts et vaux,
Qui vont tournant en bordes,
Mais d'en bas l'on n'entend
Que le son crépitant
De leurs voix de discordes.

Que disent ces méchants
Oiseaux, sortis des champs,
Des bois ou de la plaine,
Dont la ville à l'entour,
Du faubourg à la Tour,
Ce soir d'hiver est pleine?

Corbes et corbinets, corbineaux et corbeaux
Ont fait causer les geais, les merles et les pies.
Effrayés autrefois d'un seul bruit de sabots
Ils deviennent osés, nous narguent, nous épient.

Ils n'ont plus, bas volant, ni crainte ni pitié.
Une corneille jase au clos du presbytère,
Puis se baigne à midi dans l'ancien bénitier.
Une autre crie au loin sur un ton de mégère.

Malice ou bon esprit, commérage ou ragot,
Sans forcer son talent, la corneille est bavarde,
Son parler, disait-on jadis, sent le fagot.
Il n'est bourgeois qui, sans dommage, s'y hasarde.

Avant que sur les bois le soir ne fût tombé,
Les corneilles criant de façon peu civile,
Ont, à bec acéré, sans scrupule, daubé
Sur la vie et les gens de la Petite Ville.

Étalant sans merci leurs rires, leurs dédains,
Elles jugent de haut le laid et le grotesque,
Et versant l'ironie au cœur des citadins,
Se moquent à l'envi de la cité burlesque.

C'est une babillarde et peu commune gent
Que cet essaim tournant d'ailes lustrées et noires.
Leur langage est de fiel, leurs yeux de vif-argent,
Et leurs becs fins ont pris le ton des vieux ivoires.

En de rapides vols, en de brusques plongeons,
Leur troupe au vieux clocher pour un instant s'exile.
Effrayant les poussins, la poule et les pigeons,
Les corneilles, sous un ciel bas, tiennent concile.

La Tour, accoutumée aux cantiques divins,
S'étonne en frémissant sur ses vieilles assises
De ces caquets d'oiseaux mi-sorciers, mi-devins,
Qui, sans peur ni respect, plaisantent et devisent.

Mais le saint dans sa niche au fronton du portail,
Le pauvre aux yeux rongés accroupi sous le porche,
Les Rois et les Bergers dans le bleu du vitrail
N'ont cure des oiseaux dont le bec nous écorche.

Tournoiement hilarant,
Cri rauque et pénétrant
Des oiseaux s'effarant,
Dont l'esprit vif est de fraude et de fronde,
Voici, mis tout à nu,
Ce que par le menu
En concert saugrenu
Ont raconté les corneilles en ronde.



LE MARCHÉ

Une place au matin. Des bancs, des marronniers.
Foire ou jour de marché. Sacs, tréteaux et paniers
Encombrent le trottoir. Jurons. Heurts de charrettes,
Appels et cris. Des gens vont et viennent, s'arrêtent,
Goûtent fromage et beurre ou marchandent les œufs.
Le maire, né malin, serre des doigts graisseux.
Un médecin sourit à ses clients crédules.
L'horloger inventif expose ses pendules.
Un forain fait des tours, ameute les badauds.
La fermière est loquace et va courbant le dos.
Un tombereau grinçant dévale par la rue.
Midi sonne. La foule aux cabarets se rue.

LES BUVEURS

Ils sont une dizaine en l'auberge attablés,
Gros fermiers discutant du bétail et des blés.
Cauteleux, réfléchis, l'œil vif et haut le verbe,
Ils jugent par sentence et parlent par proverbe.
Les coudes sur la table et rivés à leurs bancs,
Toisant d'un fin regard les nouveaux arrivants,
Bavards ou renfrognés, plaisantins ou sévères,
Ils pincent la servante en dégustant leurs verres.
Sous la poutre enfumée, au fond du cabaret,
Ils sacrent sans raison et boivent sans arrêt,
Jusqu'à ce que leur femme, inquiète ou jalouse,
S'en vienne en maugréant les tirer par la blouse.

LES ÉCOLIERS

Cloches et cris! Appels bruyants, chants et jurons
Des enfants batailleurs, plus tard joyeux lurons!
C'est un bruit de volière et d'oiseaux en maraude.
L'enfance rit, le bourg renaît, la gaieté rôde.
Revêches et grincheux ont seuls des airs fâchés.
La volière est ouverte et les oiseaux lâchés.
Pareils au troupeau jeune essaimé par la lande
S'égaillent en tous lieux les écoliers en bande.
Le rentier les rabroue, un vieillard leur sourit.
Puis, grignotant leur pain comme font les souris,
Par la rue ils s'en vont, querellant, cherchant noise,
Et sèment la panique en l'âme des bourgeoises.

LA ROULOTTE

Cahotant aux pavés, sortant on ne sait d'où,
La roulotte des gueux vient, entre chien et loup,
Prendre à l'abri des murs sa place au champ de foire.
L'homme dételle sa rosse, la mène boire,
Ce pendant que, noirauds, effrontés, mal peignés,
Les gosses du chemin vont offrir leurs paniers.
Ils en ont pris l'osier flexible au bord des routes.
Les femmes l'ont tressé près des chèvres qui broutent...
Mais la roulotte a mis la bourgade en émoi.
Devant le mauvais œil le peureux se tient coi.
On brode sur leur dos contes de toutes sortes.
Les bourgeois vont ce soir bien verrouiller leurs portes.

BAPTÊME

L'enfant naît! O divin sourire en la maison!
A d'autres soucis! Plus de querelles, mais on
Bâtit, dans la gaieté, des châteaux en Espagne.
Le bon plaisir y perd, mais le ménage y gagne.
Cloches dans le matin. Baptême de l'enfant.
La marraine sourit. Le père est triomphant.
On jette à pleines mains aux enfants de l'école
Des bonbons et des sous qui courent la rigole.
Tandis que le curé balbutie en latin,
Le bedeau, bien payé, rallume un cierge éteint.
L'enfant grimace au sel béni de la coutume.
Il a déjà goûté la vie et l'amertume.

LA GLU

Sans grand train de maison, mais repus et contents,
Le gousset tout garni de bons deniers tintants,
Les bourgeois vont songer à bien caser leur fille.
Le mari s'entremet. La femme aux salons brille.
Aux plus huppés, aux plus cossus, sans lésiner
Ils offrent une fête et donnent à dîner.
L'abbé dit son avis, parle de convenance.
On flatte un vieux parent, qui promet ou finance.
Sans cure des enfants que l'on prend à la glu,
Le mariage enfin devient quasi conclu.
Les oiseaux sont naïfs. Le chasseur les attrape,
Les pince à la pipée ou les happe à la trappe.

ENTERREMENT

Des gens en deuil. Des yeux rougis. De gros sanglots.
C'est un rentier qu'on mène à son dernier repos.
La veuve au front voilé suit en pleurant la bière,
Et, béat, le clergé hâte pas et prière.
Chacun pense à soi-même et quelques-uns au mort.
Le cortège dolent toussote ou parle fort.
A l'abri des rideaux, les curieux regardent.
La pluie ou le soleil ruissellent sur les hardes.
Puis quand est descendu le défunt au tombeau,
Qu'ont disparu gens, char, parents, prêtre et bedeau,
La veuve et l'héritier, car pressante est l'affaire,
S'en vont se chamailler par-devant le notaire.

CIMETIÈRE

Un mur, couvert de lierre, au bord d'un grand chemin.
Passe une femme triste, un bouquet à la main,
Qui franchit une grille et s'efface, discrète.
Tout respire la paix d'une calme retraite.
Serait-ce une abbaye, un parc, un bois dormant?
Le vent d'automne y pleure un vague chant d'amant
Et semble suivre, en sa langueur, un divin rite.
Veux-tu savoir, Passant, ce que le mur abrite?
Demande au gueux tout en guenilles qui dehors
Mendie, il te dira : « C'est le couvent des morts.
Tôt ou tard, riche ou pauvre, on y fait sa litière »...
Puis il te montrera les croix d'un cimetière.

LE NOTAIRE

« Il est trois guides sûrs qu'on ne saurait changer
Sans courir pour le corps ou pour l'âme un danger,
Me disait un vieillard sage sans être austère :
Son confesseur, son médecin et son notaire ».
Je ne saurais dès lors, puisqu'il est mon ami,
M'inscrire en faux là contre ou le croire à demi,
Mais, voyant dans le bourg une villa fermée,
J'interrogeai, bavard, la commère informée.
Gaiement, les poings sur les hanches, le rire aux dents,
Saupoudrant son parler de mots crus et mordants,
Elle me dit comment le notaire, à la brune,
Fit, la clef sous la porte, un grand trou à la lune.

LE CURÉ

Sévère, réjoui, onctueux tour à tour,
Parent par l'habit noir des oiseaux de la Tour,
Le curé, rubicond, gouverne ses ouailles.
Ses sermons coléreux en pleine chaire fouaillent
Le vice découvert, le péché confessé.
Tantôt bavard, tantôt lambin, tantôt pressé,
Il tapote la joue, il inflige des blâmes,
Et cultive la rose en défrichant des âmes.
Il a pour ennemis le primaire miteux,
Le docteur sans malade et le sot vaniteux,
Mais son cœur les absout à leur heure dernière
Et ramène au bercail leur âme moutonnière.

LES INGÉNUES

Les yeux baissés, la main soutenant le jupon,
Sans œillade assassine et sans geste fripon,
Par la ville s'en vont les jeunes filles sages.
Bien des cœurs amoureux battent sous les corsages
Pour les rentiers cossus et pour les gars farauds.
Les jeunes gens du bourg, fiers comme des marauds,
Qui soupent de rapine et vivent de prébende,
Malgré tours et détours, les poursuivent en bande.
En dépit d'un mensonge ou d'un adroit crochet,
Elles seront un soir prises au trébuchet.
Folle qui fait esclandre ou demeure marrie.
Mais fine est qui profite, intrigue et se marie.

LES VIEILLES FILLES

Figures de carême, airs vieux, simples mais droits,
Regards de chien battu sous des chapeaux étroits,
Par les trottoirs, rasant les murs, le long des grilles,
Se dérobe et s'en va le lot des vieilles filles.
Elles gardent toujours dans les yeux et le cœur
De l'amour méconnu l'aigreur et la rancœur.
Confrérie onctueuse, habile en ses manœuvres,
Elles sont la cheville et le pivot des œuvres
Et se saignent à blanc pour des indifférents,
Sans souci des amis, ni cure des parents,
Puis, mêlant le ciel juste à leurs âpres chicanes,
Elles ornent l'autel ou cousent des soutanes.

DÉVOTE

Les hivers ont blanchi ses cheveux en bandeaux.
Sous le poids des vertus elle courbe le dos.
L'air candide et naïf, pâle comme une hostie,
Elle garde un parfum vague de sacristie.
Sa robe démodée a des senteurs d'encens.
N'ayant jamais cédé dans ses ardeurs aux sens,
Elle ignore l'amour, les voluptés humaines.
Comme un lourd chapelet ses jours pieux s'égrènent
Tintés à pas de loup au cadran du clocher.
Si d'aventure, émue, elle craint de pécher,
Vers le saint dans sa niche elle fait diligence
Et l'éclair du désir se change en indulgence.

LA CHARITÉ

Allure de noblesse et port de dignité,
La baronne s'en va, dame de charité,
Partout où, bien pensant, son dévouement l'emporte,
Pour l'œuvre du curé quêter de porte en porte.
Sans paraître y toucher, avec un air mondain,
Mainte bourgeoise, à part, médit de son prochain.
On parle de l'emploi de l'obole reçue,
De l'œuvre par l'Évêque et ces dames conçue,
Du sermon de l'abbé qui ne fut point banal,
De la vente prônée aux échos du journal,
Et pendant ce temps-là, dans leurs humbles demeures,
Les pauvres, sans secours, ont faim, souffrent et meurent.

LA COMMÈRE

L'hiver comme l'été, du matin jusqu'au soir,
Ravaudant de vieux bas, balayant le trottoir,
A l'angle de la Place on peut voir la commère.
Elle arrête d'un mot l'épicier ou le maire.
Elle a de fins clins d'œil et des mots confidents,
Salue, crie ou ricane, ou jase entre ses dents,
Laisse tout deviner, mais sans rien oser dire,
Daube sur le voisin, se défend de médire,
Trotte, frotte, papote et, l'ironie aux yeux,
La figure confite en un rictus mielleux,
Traitant tous les passants ou d'égaux ou d'intimes,
La commère bourreau sourit à ses victimes.

LES NOUVELLES

Colporter la nouvelle est sans conteste un art.
Bavard comme une pie et fin comme un renard,
Tel qui n'a de métier à la conter excelle.
Il y met son amour, son esprit et son zèle.
Sachant toujours au vrai, le comment, le pourquoi,
Intrigant, agité, disert et jamais coi,
Il poursuit, insinue, insiste, assaille, assiège,
Il se fait diplomate et se sacre stratège.
De la cave au grenier, de l'échoppe au château,
Il court, va, vient, revient, couché tard, levé tôt,
De faits à divulguer n'est jamais en disette,
Et ne prend de repos qu'en lisant la gazette.

LE PENSIONNAT

Près du jardin public aux murs ternes et gris,
Dans le pensionnat triste aux arbres rabougris,
Les gens cossus, huppés, ont mis leurs demoiselles.
Pour orner les esprits et stimuler les zèles,
La maîtresse au teint jaune a fait ce qu'elle doit :
Des vers à copier et des coups sur les doigts.
L'enfance est bien légère; elle écoute par crainte.
La pauvre vieille fille à la tâche s'éreinte,
Jugeant qu'il faut savoir, pour être fort instruit,
Bien placer la virgule et se moucher sans bruit,
Mais n'arrive qu'à mettre, en retournant la page,
Les oiseaux en déroute et les âmes en cage.

PINGRE

Le teint hâve et flétri comme un vieux parchemin,
La grimace à la joue et l'os perçant la main,
La dame du greffier est de famille riche.
Mais elle a le défaut d'être pincée et chiche,
Prétend qu'on a grand'peine à se faire servir,
Que sa bonne est lambine et qu'il lui faut sévir,
Que tout a renchéri, et cela d'un ton aigre,
En mesurant le pain, le sel et le vinaigre.
Elle met en hiver la cendre sur le feu,
Coud pour les pauvres, fait la quête et donne peu,
N'ayant qu'une vertu sous son aspect malingre :
Passer pour généreuse en sachant rester pingre.

L'IVROGNE

Le bon ivrogne a soif dès le matin. Le nez
Luisant comme un rubis aux contours bourgeonnés,
Il hume le piot par mépris de l'eau claire.
Le hoquet, à midi, n'est pas pour lui déplaire.
Il boit sec, parle fort, mange peu mais salé,
Et le soir, titubant sous le ciel étoilé,
S'appuyant à la borne au sortir des tavernes,
Comme un fol à la lune il dit des balivernes!
De vivant en ce bourg il n'en est de meilleur.
Quand son esprit vendange aux vignes du Seigneur,
Le vient-on plaindre, il rit, car fleuri dans sa trogne,
Il sait qu'*un buveur d'eau vit moins qu'un vieil ivrogne.*

LE MALIN

Le nez au vent, l'œil clair, rusé comme un limier,
A tout voir, tout savoir, en tout temps le premier,
Affectant le ton rogue ou la mine paterne,
Le malin, celui qui, dès l'heure des lanternes,
Bavarde au cabaret devant un verre plein,
Trouve que tout va mal, gémit, médit, se plaint,
Sait accueillir secret, mensonge ou confidence,
Note un détail, donne un conseil, corrige, tance,
Supporte les fâcheux sans broncher ni bâiller,
Excelle à conseiller le pape ou le railler,
Pour défendre un parti, volontiers entre en lice,
Et demeure à jamais un malin sans malice.

VISITES

Ces dames ont leur jour où le salon choisi,
Laissant au vent sortir son odeur de moisi,
Reçoit la fine fleur de la Petite Ville.
Le sourire grimace et la mine est servile.
L'ennui traîne éternel en de fades propos.
Des aigrettes de prix frissonnent aux chapeaux
Dont la voilette flotte et l'épingle dépasse.
Mais l'heure des gâteaux et du thé rompt la glace.
Approchant leur fauteuil, caquetant tout leur soûl,
Jugeant à leur façon les faits et leurs dessous,
Ces dames de province aux grands airs de marquises
Passent à jacasser nombre d'heures exquises.

CHIEN DE GARDE

Le poil soyeux ou dru, les yeux méchants ou bons,
Accueillant la caresse en de folâtres bonds
Et la pitance avec des grognements de joie,
Le vieux chien du logis, que la servante choie,
Reste fidèle au maître et garde la maison.
Niché près d'un poirier, n'ayant pour horizon
Que le jardin enclos, la route et la pelouse,
Il discerne avec tact un veston d'une blouse.
Plus avisé que nous et fin plus qu'à demi,
Sans peine il reconnaît l'ami de l'ennemi...
Bourgeois, couche en ton lit ou t'endors sous le chêne,
Le meilleur serviteur est toujours à la chaîne.

UN MÉNAGE

La maison est proprette avec un air vieillot.
Sur la porte festonne un pampre maigriot.
Quand il fait du soleil on ferme les persiennes
Par crainte de faner les tentures anciennes.
Comme des tourtereaux des bois au fond des nids,
Un ménage en retraite y vit, des plus unis.
Cependant l'épicière, un tantinet méchante,
Chuchote à qui l'entend, par besoin qu'on déchante,
Qu'en ouvrant une pomme on peut trouver un ver,
Qu'un feu couve en la cendre et qu'il pleut par temps clair ;
Mais à son commérage un chacun se dérobe :
Le bouquet d'oranger est toujours sous le globe.

L'ENRICHI

Volant et larronnant, dût le fils en rougir,
Tel par chance ou par fraude a su bien s'enrichir.
En cette vie, en tous temps et lieux, inégale,
L'un va gauler les noix et l'autre les écale.
Des cœurs simples et doux ont peut-être souffert
De voir à leurs côtés le retors, le pervers,
Mais lui, pétri d'orgueil, insensible au reproche,
A fait sonner bien haut les gros sous dans sa poche.
De bons amis pourtant, qui n'en croyaient leurs yeux,
Le lâchent peu à peu en jurant leurs grands dieux,
Et s'éloignent un jour de sa mine avilie.
Il n'est cru si fameux qui ne laisse de lie.

UN BENÊT

Tenant son chien en laisse ou lisant son journal,
Riant au calembour, pleurant au fait banal,
Ce bonhomme épousa, dit-on, femme trop jeune.
D'amour et de plaisirs à vingt ans on ne jeûne
Sans dommage flagrant pour le pauvre mari....
Il ignore son cas dont le bourg a bien ri,
Arpente son verger, chasse ou pêche à la ligne,
Sans voir tel maraudeur qui vendange en sa vigne,
Et l'hiver il somnole en bâillant près du feu.
Ce benêt, chauve et rond, de rouge serait bleu,
S'il savait que son ombre, en dépassant les bornes,
Fait sur le mur d'en face une paire de cornes.

LES CANARDS

Béats, pattus, le bec en l'air, la plume au vent,
Et prêts au moindre bruit à courir sous l'auvent,
De placides canards dans les ruisseaux pataugent.
On les peut voir, tels des pourceaux au bord des auges,
S'ébattre dans la boue, y prendre leur plaisir.
Ils sont bien dans leur vase et n'ont point de désir.
Rien n'excite leur cœur. Rien n'éveille leur zèle.
Il leur importe peu d'avoir ou non des ailes.
Repus, gorgés, gavés, ils n'ont plus noble soin
Que d'aller cancaner sur les pavés du coin
La langue du Bourg dit, maligne et peu civile,
Qu'ils forment le conseil de la Petite Ville.

LA COQUETTE

Ni lourd peigne d'écaille en l'or roux des cheveux,
Ni collier de rubis allumant de ses feux
La gorge nue et lisse ou l'épaule bien faite,
Mais en un soir banal de festin ou de fête
Un chapeau démodé sur un chignon tombant,
Une broche vulgaire au corsage, un ruban
Criard, des gants étroits aux poignets ronds de graisse,
Des bijoux de clinquant parant la taille épaisse,
Telle au salon sans goût d'un citadin cossu,
Plus fière en ses atours qu'au dimanche un bossu,
La coquette apparaît qui minaude et, superbe,
Par désir de briller, mange son blé en herbe.

LE JALOUX

Les joues creuses, les yeux fuyants, le nez pointu,
Sévère sur les mœurs, farouche en sa vertu,
Dispensant à l'envi mépris, injure ou blâme,
Tel bourgeois, né jaloux, rend esclave sa femme.
Il l'épie, et sur un geste, sur un regard,
Il l'interroge, il la poursuit sans nul égard,
Fouille dans ses tiroirs, l'espionne en la rue,
L'accuse sans sujet d'être gaie ou bourrue,
De sourire au voisin et de fuir la maison.
Vil comme un chicanoux, bête comme un oison,
Il croit au bon motif de l'épouse bridée...
Un jour il la perdra pour l'avoir trop gardée.

L'ORIGINAL

Voit-il lièvres cornus, démons et chats géants,
Ce quasi fol, qui va, dénichant de céans,
Canne en main, le gilet ouvert et tête nue,
Et se parle à lui-même en courant par la rue?
Un bruit l'effraye, un mot le trouble, un rien l'émeut.
Égaré dans la lune ou dans le ciel brumeux,
Oublieux que parfois il est encor sur terre,
Il se perd en chemin, folie, rêve ou mystère.
Un amour a jadis fait sombrer sa raison.
Fourbu, vers la minuit, il rentre à la maison
Pour dès l'aube y chercher, depuis, dit-on, six lustres,
Un pot d'écus caché par des aïeux illustres.

LES CAQUETS

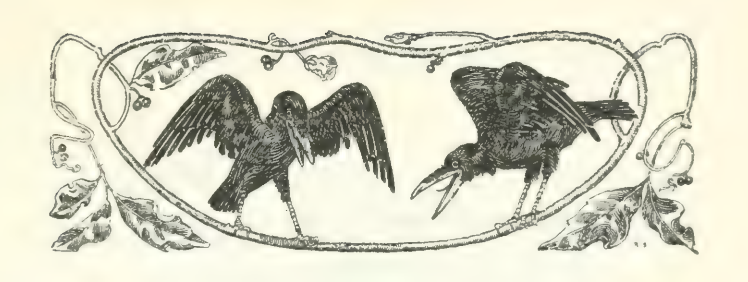
Dès l'aube les caquets du bourg prennent leur vol.
Ils ont goût de terroir et sont couleur du sol.
Aux coutumes et mœurs, aux métiers et ménages,
Au dire des rieurs, aux proverbes des sages,
Ils prennent leur accent, leur forme, leur saveur.
Oublieux du chagrin, reposant du labeur,
Ils viennent marauder et s'asseoir à nos tables
Et demeurent plaisants s'ils ne sont charitables.
Contes du gai savoir, mots seigneurs ou manants,
Tous dits de père en fils, ils vont, vifs ou traînants,
Sous le regard narquois des oiseaux en perchée,
Du salon du barbier au lit de l'accouchée.

II

A VOL D'OISEAU

Je suis donc revenu, par un soir de septembre,
Dans la petite ville aux pavés inégaux
Dont tous les coins amis, comme ceux d'une chambre,
Sont pour moi frémissants de songes et d'échos.

MAURICE LEVAILLANT.



Trêve aux propos bavards, Corneilles de la Tour!
Par l'escalier branlant qui fait plus d'un détour
Le gros bedeau s'approche
Et vient sonner la cloche.

Appuyé sur la poutre, à la corde raidi,
Il tinte avec lenteur l'angelus de midi,
Et, de la nef, il semble
Que tout le clocher tremble.

Au son grave et puissant, tantôt clair, tantôt sourd,
Qui console les morts ou réveille le Bourg
Les corneilles s'affolent
Criaillent et s'envolent.

Aux clochetons à jour, aux rampes de granit,
Elles venaient porter pour y faire leur nid
Sable, boue et ramilles,
Paille, mousse et brindilles.

Mais la cloche au chant vif et pur, reine des airs,
Orgueil du beau dimanche et joie des matins clairs,
D'un branle a mis de suite
Les Corneilles en fuite.

Un bonnet de jadis flotte au vent sec et froid.
Une vieille, en boitant, porte sous son bras droit
Un gros livre de messe
Et se rend à confesse.

La rue aux durs pavés a ses bruits coutumiers,
Ses hôtes d'habitude, un curé, des fermiers,
La servante du maire,
Le badaud, la commère.

Les Vieux Becs savent bien qu'il n'y a nul danger,
Et, rassemblant la troupe, ils vont tous se percher
En hâte et sans mystère
Au toit du presbytère.

De là les oiseaux noirs ont scruté l'horizon
Et vers les champs, les bois, loin de toute maison,
Par delà la vallée
Ils ont pris la volée.

Vieillard corbeau, fureteur incessant,
Que happes-tu, déplumé croassant?

— Dans la haie en guenille
Que dépouille l'hiver,
Je mange une chenille
Et je savoure un ver. —

Enfant corbeau, plume frêle et bec jeune,
Que trouves-tu pour apaiser ton jeûne ?

— Dans le creux du sillon,
O saison qui me navre !
Je découvre un grillon,
Mais ce n'est qu'un cadavre. —

Laide corneille, au cri rauque et bruyant,
Qu'engouffres-tu dans ton vol tournoyant ?

— Je vole à perdre haleine
Et sans grand appétit
Je prends une phalène
Des bois pour mon petit. —

Corneille gueuse aux plumes qui se froncent,
Que bâfres-tu dans le fouillis des ronces?

— Une poulette avec
Ses poussins en maraude.
Je la défais du bec
Et la croque encor chaude. —

Corbeaux braillards qui courez les labours,
Que pillez-vous avec vos sœurs des tours?

— Derrière la charrue
Qui boitille à pas lents,
Bande gourmande accrue,
Nous piquons des vers blancs. —

Choucas, cauvette, en folle randonnée,
Où passez-vous l'aimable après-dînée ?

— Nous volons, voletons,
Au clocher, dans l'espace,
Et nous donnons le ton
Quand la femme jacasse. —

Corneille chauve, au creux de l'arbre mort,
Es-tu guetteuse ou jeteuse de sorts ?

— Je vois, je scrute et veille
De la lande au sillon.
Ce que dit la corneille
Le dit le cornillon. —

Ici — Lecteur ami — j'ouvre une parenthèse.
Si le sujet t'ennuie ou te paraît oiseux,
Mets de côté le livre et fais le paresseux,
Les pantoufles aux pieds et les pieds sur la chaise.

Seul donc je continue et me sens plus à l'aise
Pour suivre les corbeaux et fréquenter chez eux.
Sans barguigner j'y vais de suite, étant de ceux
Qui ne content jamais mensonge ni fadaise.

Ce sont oiseaux diserts, subtils et beaux esprits.
J'accepte leur invite et me rends à leurs cris,
Sachant les écouter et les comprendre en somme.

Extraire un peu du suc de leurs discours bavards,
Goûter le sel piquant de leurs propos sans fard,
C'est plaisante façon de bien connaître l'homme.

Becs aiguisés, ventres repus,
Jacassant à bâtons rompus,
Par chemins, carrières et landes,
Montant, descendant, s'appelant,
En virage brusque ou vol lent,
S'en vont les corneilles en bandes.

Loin des guérets et loin du sol,
Elles n'aventurent leur vol
Sans bien scruter champs et futaies.
Aussi, nez et plumes au vent,
En éclaireur, file devant
Le bataillon des plus fûtées.

L'homme, ennemi, sait se cacher.
On le trouve sans le chercher.
Son lâche fusil sent la poudre.
Si, par malheur, on ne voit clair,
Vite on choit, les pattes en l'air,
Occis en plein ciel par sa foudre.

Des arbres, comme sur leur Tour,
Dans l'abri des troncs, à l'entour,
Elles observent et repèrent
Les bois, les routes, les troupeaux,
Les chasseurs, les chiens, les appeaux,
Les paysans et leurs repaires.

Dans les clairières sans dangers,
A ces gais étourdis les geais,
Au merle noir qui les invite,
A la pie au vol sautillant,
Au ramier preste et frétillant
Elles viennent faire visite.

En leurs parlers nets et subtils,
Ces oiseaux, que se disent-ils?
Je crois qu'ayant nos convoitises
Nos travers et nos appétits,
Quoique plus noirs et plus petits,
Ils disent autant de sottises.

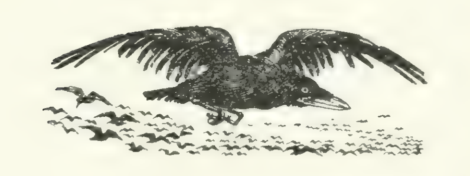
Menteurs, voleurs, jaloux, fripons,
Ils sont la plupart, j'en réponds,
Tout pareils d'esprit à nous-mêmes.
Puisqu'ils nous connaissent si bien,
Sachant que nous ne valons rien,
Comment voulez-vous qu'ils nous aiment?...

Dans la retraite du vallon
Les corneilles tiennent salon,
Picorent, jeûnent ou banquètent,
Selon le temps, au chaud, au frais,
Et c'est nous qui faisons les frais
De ces bavardes qui caquètent.

A tire-d'aile, vers la Tour
S'en revient le clan des corneilles.
Par les jardins, les champs, les treilles,
Elles ont fait plus d'un détour.

Bien avant le lever du jour,
Pour nous mieux casser les oreilles,
S'en revient le clan des corneilles,
A tire-d'aile, vers la Tour.

Que notre esprit, avec amour,
Monte vers leur voix sans pareille
Gaspiller une heure de veille,
Indulgent et gai tour à tour,
A tire-d'aile, vers la Tour.



LE RÉVEIL

Simples tâches, rumeurs plus distantes, bruit sourd
De ruche qui s'éveille et naît. Le balai court
Sur le trottoir. La porte, au frais matin ouverte,
Laisse entrer du soleil. La ménagère alerte
Habille les enfants, prépare le repas.
L'église sonne. Bruit de charrette et de pas.
La jeune fille coud, rose parmi les roses.
Un bambin rit. Un coq chante. Des femmes causent.
Une vieille en bonnet vend du lait et des fruits.
Le four sent bon, depuis l'aurore, les pains cuits
Et dorés. Les cœurs ne sont orgueilleux ni lâches...
Bruit sourd et rumeurs plus distantes, simples tâches.

LE BOUCHER

La face cramoisie et débordant du col,
Suant d'ahan, traînant un bœuf par son licol,
Le boucher prend des airs de lutteur et d'hercule,
Et ramène à grands coups la bête qui recule
Vers la dalle où bientôt le sang va ruisseler.
De sa lourde massue il a fait s'écrouler
Le grand bœuf aux flancs roux, orgueil de nos prairies.
Des gamins à l'entour dansent, trépignent, rient.
Le boucher les effraye avec son coutelas,
Puis quand la tâche est dure et qu'il se sent plus las,
Il sirote un vin blanc d'une lèvre goulue
Et s'essuie la moustache avec sa main velue.

LES LAVEUSES

Près de l'arche du pont, non loin des abattoirs,
Clapote tout le jour le fracas des battoirs.
Des femmes, à l'abri sous un auvent de planches,
Dans les eaux de savon déjà grasses et blanches,
Essorent en causant tout le linge mouillé.
Nul bras n'est engourdi. Nul gosier n'est rouillé.
La laveuse, de la finaude à l'ingénue,
Ajoute aux racontars et suppose, insinue...
La main rougeaude claque au rebord du lavoir.
Toutes ont dit, ont vu, chacune a cru savoir...
Et l'on entend taper, pareils aux flots qui tanguent,
Les forts coups de battoirs et les fins coups de langue.

LE JARDINIER

Il est l'ami des fleurs et l'hôte du verger.
Les arbres, les massifs épars qu'un vent léger
Parcourt de longs frissons le saluent au passage.
Le jardinier demeure un humble, un simple, un sage.
Il suit au long des jours proverbes et raisons,
Scrute le ciel, connaît vents, marées et saisons,
Et sait que telle rose aux tons de pourpre et d'ambre
Qui résiste à l'avril périrait en décembre.
Il s'ébaudit devant un fruit inespéré,
Sarcle, greffe, échenille et va, vient, affairé,
Puis faisant, du jardin aux serres, la navette,
Il émonde un poirier ou taille une bavette.

LE SAVETIER

La fable du conteur veut qu'un bon savetier
Chantonne en son échoppe; aussi le fin bottier
Qui vit près de l'église et pousse son alêne,
A toute heure et propos, fredonne à perdre haleine,
Et dans le cuir poli l'aiguille grince et court.
Les doigts toujours subtils, l'esprit jamais à court,
Causeur, plaisant, ému, gai, sans être en ribote,
Il rapièce un soulier, ressemelle une botte,
Et servant à l'envi le marquis, le drapier,
Trouve à chacun nuance et chaussure à son pied.
Il vante le vernis et sans parler d'usure,
Rit du client naïf qu'il chausse à sa mesure.

LE MENUISIER

Sous la varlope agile, aux pieds de l'établi
S'effeuillent les copeaux d'un bois net et poli
Qui, dans la forêt brune où le soleil pénètre,
Était hier encor chêne, sapin ou hêtre.
Joyeux comme le merle aux branches du taillis,
Le menuisier sifflote un vieil air du pays.
Le facteur vient. Des gens courent. Un gamin passe.
Un mendiant boîteux chante au fond d'une impasse,
Et l'ardent ouvrier, sans quitter ses outils,
Invite à bavarder qui veut, grands ou petits.
Par monts, par vaux, de-ci de-là, l'esprit galope,
Et le propos s'aiguise au fil de la varlope.

LE FACTEUR

Dans le bourg aux faux airs de ville, le facteur
Qui servit à l'armée est l'allègre porteur
De la lettre attendue. On l'espère, on l'épie.
Chacun connaît son heure et la route suivie.
Il a sa part de joie et compatit aux deuils,
S'intéresse aux absents dès la grille ou le seuil,
Rit avec les plaisants, console les moroses,
Mais pour être bavard il connaît trop de choses.
Tout bourgeois de jadis est un peu son ami,
Et, brave homme, bonasse, il n'a qu'un ennemi
Qu'exaspèrent le sac et le bâton de frêne :
C'est le chien du logis que le devoir enchaîne.

LE FORGERON

Le tablier de cuir aux reins, les bras nerveux,
Un rayon de l'ardent brasier dans les cheveux,
Le forgeron, depuis le chant du coq, ahane.
De l'atelier, au bord de la grand'route, émane
En des jets de fumée une odeur de roussi.
Le fer, revêche et dur, par la flamme aminci,
Se travaille avec peine et rompt en étincelles.
L'homme tape de force et ses tempes ruissellent.
Dans l'angle obscur respire un rauque et lourd soufflet;
La forge luit, s'emplit d'un sinistre reflet,
Et l'on entend, tandis que le foyer s'allume,
Le heurt mat, sec et dru du marteau sur l'enclume.

LE RÉMOULEUR

Cris sonores, traînants ou gais : le rémouleur.
Humble gagne-petit, content de son labeur,
Il va et vient par les maisons, chemine, passe,
Et porte sa fortune au creux de sa besace.
Tourne, vieux rémouleur, ta meule en polissoir.
Aiguise les couteaux, les ciseaux jusqu'au soir,
Les couteaux qui fendront le fagot ou la miche,
Ceux du pauvre, ceux du bourgeois et ceux du riche,
Et les petits ciseaux, si coquets, à broder.
Puis, quand le soir venu, las de toujours rôder,
Tu chercheras un gîte où nul ne te dérange,
Va-t'en jusqu'au matin dormir en quelque grange.

LE TAILLEUR

Tel un bonze en prière, assis sur ses talons,
Sans luxe de vitrine ou clinquant de salons,
Le tailleur prend modèle aux tournures d'un buste,
Et rognant sur l'étoffe, il coud, recoupe, ajuste.
Habile à déguiser et à donner le ton,
Il sait rendre un bossu plus raide qu'un bâton,
Ote à l'un de l'étoffe, à l'autre en doit remettre;
Il eût été jadis tailleur de petit-maître,
Mais en nos temps banals, malgré son tour de main,
S'il entasse de l'or, il demeure en chemin...
Notre siècle s'affuble et jamais ne se pare.
La mode est messéante et l'élégance est rare.

LE MÉDECIN

L'ancien cabriolet que tire un vieux cheval
Aux marches du perron s'arrête, triomphal.
Il est las de courir vallon, village et lande.
Le médecin descend, maigre en sa houppelande.
Il revient de tournée et rentre en son logis.
Bon guérisseur de gens par la goutte assagis,
A l'âme comme au corps il apporte remède.
S'il écorche le riche, au pauvre il vient en aide,
Il se fait vieux, n'y voit plus clair, est quasi sourd,
Mais nul ne peut sans lui trépasser dans le bourg;
Car il est bien connu de vingt lieues à la ronde
Pour dépêcher d'ici les gens dans l'autre monde.

LIBRAIRE

La *Quinzaine de Pâque* et le *Grand Coutumier,*
Près d'un jeu d'oie ancien, d'échecs ou de damier,
Avec des livres neufs, romans du jour, voisinent.
Des cartes, des crayons encombrent les vitrines.
Le vieux libraire, il semble, est là depuis toujours.
L'œil vif, les cheveux blancs, il dépense ses jours
A courir les châteaux, chercheur de livres rares,
Garde les précieux que des gravures parent,
Mais n'y peut à plaisir consacrer tous ses soins.
Le gousset sonne creux, la vie a ses besoins :
Il vend plumes, papiers, objets pieux, cartables,
Et porte le journal aux citoyens notables.

LE PAIN

Du fournil propre et clair sort l'odeur du pain frais.
Cuits au feu des fagots, les tourteaux sont dorés
Comme les épis mûrs de la moisson des plaines.
Le boulanger ravi les vend à huches pleines.
Or sachant qu'il tient là source de revenus
Et qu'à mal enfourner on fait des pains cornus,
Fort à son aise et plus riche qu'on ne devine
Il donne juste poids et met blanche farine.
Sur la nappe du riche et dans la main du gueux,
Le bon pain fait songer au sol âpre et rugueux,
Aux matins de semaille, aux repos des soirées,
A l'espoir fort et sain des tâches adorées.

LE MOULIN

Il tourne au gai matin dans un clapotis d'eau,
Le moulin. La rivière a l'air d'un bleu ruisseau
Qui vient des prés et vers les prés reprend sa course.
Le meunier, bien que riche, avare de sa bourse,
Comme tout paysan né roublard et malin,
A laissé tels qu'aux jours de jadis le moulin.
Qu'importe qu'il soit vieux si la farine est blanche.
Amis, passez le pont. Prenez garde à la planche
Du moulin. La rivière ici fait un repli.
La meunière est accorte et le meunier poli.
Sous le toit familier l'hirondelle séjourne,
Et au matin, frais et pimpant, le moulin tourne.

LE BARBIER

Tel l'armet du seigneur don Quichotte, le plat,
Enseigne du barbier, balance avec éclat
Sa rouille d'antiquaille à tous les vents et brises.
Entrez tous, poils follets, poils drus ou barbes grises,
Car on vous rase ici du marquis au vaurien,
Aujourd'hui pour deux sous sonnants, demain pour rien...
Viennent dès le matin des élégants de ville.
Le savon de choix mousse et le client jubile.
Parfois c'est la cohue en l'antre du barbier.
S'y donnent rendez-vous notaire et marguillier.
Chacun discute, rit, bavarde, s'instruit, glose,
Car c'est, au cœur du bourg, l'officine où l'on cause.

L'AUBERGE

Quel que soit, ô passant rencontré, le métier
Qui remplit ta journée et te prend tout entier,
La sueur à ton front perle en gouttes de flamme.
Le désir du repos s'éveille dans ton âme
Avec la douce nuit qui descend peu à peu.
Cours apaiser ta soif au vin couleur de feu.
Fais sonner ton gousset dès le seuil de l'auberge
A pied et à cheval on loge et l'on héberge.
Va détendre ton corps de fatigue alangui.
Que l'enseigne au fronton soit la branche de gui,
Ou la pomme de pin, ou le cep de la vigne,
Entre, la table est bonne et la cave en est digne.

LA LEÇON

Maigre, osseux, les yeux froids, le magister au ton
Doctoral et pédant va donner sa leçon.
Au dehors le ciel bleu de nuées se moutonne
Et le fruit blond se dore aux espaliers d'automne.
Le maître plein d'ennui parle latin et grec
Et se tue à saisir un texte aride et sec.
L'enfant, en rechignant, l'écoute et, triste, endêve
De ne pouvoir, en vagabond, suivre son rêve.
La musique des mots rend un bien pauvre son
Et le jardin vibrant vaut mieux que la leçon...
Au rustique pilier le pampre roux festonne,
Aux espaliers grimpants mûrit le fruit d'automne.

LE VANNIER

La serpe du vannier coupa dès le matin
L'osier souple et ployant qui parait le jardin
Et, dans la sente brune, en fit une jonchée.
Sous l'auvent d'un portail à toiture penchée
Qui procure un peu d'ombre à l'heure de midi,
Le vannier s'est assis. La branche a reverdi,
Semble-t-il, dans ses doigts et repris sa souplesse.
Brin à brin, l'artisan façonne, assemble, tresse
Le panier du marchand, la hotte du pêcheur,
Les corbeilles à fruits qui gardent la fraîcheur.
En travaillant il chante un air lent, monotone,
Pareil dans l'oseraie à la brise d'automne.

ÉCRIVAIN

Au temps jadis, fantasque et fol, il eût porté
Lanterne sourde au poing, écritoire au côté,
Rossé le guet, hanté le bal, couru les filles,
Et rimé des sonnets aux dames des courtilles.
Mais épave d'un monde oisif et besogneux,
En herbe ayant mangé son blé, faute de mieux,
Il a gardé les longs cheveux et le teint blême
De mornes jours vécus aux pavés de bohème.
En ce coin de province il vint se retirer.
Simple écrivain public, il trône au cabaret
Et pour les ignorants, sans lettres, avec titre,
Il déchiffre un grimoire ou griffonne une épître.

L'OISELEUR

De la Tour, du clocher, du beffroi, les corbeaux
Regardent, curieux, maintes cages d'oiseaux
Que l'oiseleur suspend au-dessus de sa porte.
Le bois semble désert, la plaine paraît morte,
Quand vous ne chantez plus, jolis amis des champs.
Est-ce qu'une prison peut inspirer des chants?
Et la branche qu'on brise et le nid qu'on saccage,
Le frêle prisonnier doit y penser en cage?...
Pourtant l'oiseau craintif, à l'artiste pareil,
Étouffant sa douleur chante aux jours de soleil...
Objet d'amusement et source de pécune,
L'oiseau pris au filet n'a pas gardé rancune.

LES CRIS DES RUES

Nous rions quelquefois des oiseaux plaisantins
Qui jacassent à franc parler soirs et matins.
Quel esprit nous dira, voyant notre cohue
Ce qu'ils peuvent comprendre à nos cris de la rue?
Peut-être jugent-ils propos laids ou méchants
Les refrains des vendeurs, les appels des marchands,
Si, nasillarde un peu, sur un ton de province,
La voix a sonné faux comme un archet qui grince?
Dans le calme du bourg le cri monte perçant,
Ricoche brusque au nez ébahi du passant,
Et leste, lent ou lourd, finit en turlutaine,
Du mouron de sentier au cresson de fontaine.

LA LAITIÈRE

Dès que tinte au clocher l'angelus matinal,
Quand chante un batelier aux rives du canal,
La laitière s'en va, diligente à la tâche,
Avec sa jument blanche et sa voiture à bâche.
Le bourgeois dort encor sous ses rideaux bien clos.
Il n'a cure du coq ni du bruit des grelots
Qui sonnent à l'envi le réveil au village.
Un char à bancs cahote au chemin de halage.
Sur le pas de la porte, évitant le marteau
Qui fait trembler la vitre et réveille en sursaut,
La laitière a posé la jatte lourde et pleine...
Un cœur de vingt ans bat sous le fichu de laine.

LE MARCHAND

Quels que soient, ô marchand, ta boutique et ton or,
Que ton âme soit simple ou ton esprit retors,
Vers la prime clarté de l'aurore apparue,
Ouvre larges et grands tes volets sur la rue.
Pour qui vient acheter sois toujours accueillant,
Et, fût-il un fâcheux, demeure souriant :
Ta face épanouie est ta meilleure enseigne.
Qu'en tes profonds tiroirs un ordre parfait règne.
Pour palper les deniers trébuchants et comptants,
Le soir, clos bien la porte à verrous et battants.
Aux honneurs, si tu veux goûter, qu'il te suffise
D'un fauteuil au Conseil, d'une stalle à l'Église.

LE ROULIER

A grand fracas, à fouet claquant, de jour, de nuit,
Dans un verre noyant la fatigue et l'ennui,
Le roulier, verbe haut, œil vif, nez qui rutile,
Fait les charrois, depuis trente ans, de bourg en ville.
Quand il trône et se carre en son siège, voisin
De la bâche, le grand Roi n'est pas son cousin.
Il entre dans la foule avec morgue et sans gêne,
Fait esclandre et partout s'attire quelque scène.
Bien que venu trop tard dans un monde trop vieux,
Comme a dit le poète, il a dans ses aïeux,
Ce qui suffit, j'ajoute, à bonne renommée,
D'obscurs maîtres de poste et trois valets d'armée.

LE DROGUISTE

Des vieilles ne vont plus, sorcières trébuchant,
Cueillir, le soir venu, des simples par les champs.
Mais un savant, l'esprit farci de mots barbares,
Vend à sous et deniers les poisons les plus rares.
Pour tilleul ou séné, pour rhubarbe ou ricin
Passe marché d'avance avec le médecin.
Dès le matin, les jours de foire, il dose et pèse,
Sourit au patient, que par métier il lèse,
Ajoute à son profit ce fruit de ses travaux :
Du baume pour enfants, de l'onguent pour chevaux.
Le bourg, malade ou non, avale son remède.
On ne peut décemment mourir sans qu'il vous aide.

LE VIEUX CHEVAL

Le chemin, dit la fable, est montant, malaisé,
Et le cheval boiteux, fourbu, cornard, usé
Par le labeur et les coups de fouet qu'on décoche,
Tire un fort tombereau cent fois plus lourd qu'un coche.
Sous le harnais de cuir on voit saillir les os.
Il geint, renâcle, ahane et souffle à pleins naseaux,
Bute aux cailloux, tandis que le roulier se fâche,
Et, malgré les jurons, il achève sa tâche.
Le geai bavard du clos fleuri, le merle gai
Font la nique et la moue au cheval fatigué,
Et, tels les vieux oiseaux sacrés du ciel antique,
Sourient de voir près d'eux passer Pégase étique.

POISSONNERIE

Les poissons sur l'étal croulent au grand soleil.
Une nageoire pend brisée; un œil vermeil
Et rond semble garder la vision des vagues,
L'infini de la mer glauque, et les effrois vagues,
Et les vifs soubresauts de la prise au filet.
Tout près, bras nus, rougeaude et le menton replet,
Poings aux hanches, jupon retroussé, la marchande
Appelle le passant, le flatte ou le gourmande.
La langue est imagée et l'organe est poissard,
Car il sent à plein nez la marée et la hart.
Ruisselant comme l'eau qui s'égoutte en la dalle,
L'éloquence déborde aux pavés de la halle.

LA FLEURISTE

Dans le logis étroit, les fleurs sont en prison.
Elles vivaient hier au jardin. La saison
Était douce. La pluie embaumait leurs calices.
Dieu semblait les avoir faites pour nos délices.
Mais la fleuriste vint, ravagea le verger,
Et pour un vil métal, au passant étranger,
Vend en bouquets menus de la beauté captive.
Les roses périront du baiser de l'eau vive
Aux flancs d'un maigre vase ou bien sur un dressoir.
Et les œillets, si lourds de parfums, vers le soir
Se faneront sans grâce à quelque laid corsage...
Maudissez la fleuriste et son stupide outrage !

LE FOYER

Les hardis compagnons peinent au long du jour.
A mi-ciel, sous la bâche, ils ont fait leur séjour,
Sculpteurs de bois, coupeurs de fer, tailleurs de pierres.
Ils contemplent d'en haut les bourgs et les chaumières,
Et devant la splendeur d'un si large horizon,
Ils sont heureux et fiers de bâtir la maison.
Chantez, ô travailleurs. Le travail, c'est la joie,
La mission divine où tout l'être s'emploie.
Mettez au toit nouveau la branche de laurier.
Videz la coupe aimable en l'honneur du foyer.
Déjà s'élève au ciel une fumée bleuâtre,
Le premier feu, clair et joyeux, flambe dans l'âtre.

LES TÂCHES

L'oiseau noir qui jacasse au faîte de la Tour
Et scrute les humains d'un œil froid de vautour,
Voit mal ou de trop haut nos métiers et nos tâches.
Il a peur de nos cris et nos gestes le fâchent.
Nous devenons pour lui de hideux ennemis
Habitant la Cité grouillante des fourmis.
Dédaigneux de comprendre un instant nos merveilles
Il se gausse de nous, des travaux de nos veilles,
Du labeur dépensé pour n'acquérir que peu.
Sur nos défauts sans nombre il jette tout son feu
Et conclut en criant : A quoi bon tant de zèle?
D'en bas l'Homme répond : Ah! si j'avais des ailes!

III

VERS LES CIMES

La petite ville est agréable à contempler. On la voit de partout, et c'est toujours la même île de pierres accumulées, émergeant d'une mer de verdure D'entre les pierres, il surgit quelques rocs sveltes et dentelés, ce sont les flèches de ses églises, jadis phares des âmes.

RÉMY de GOURMONT.



Voici que dans le soir vermeil
Un dernier rayon de soleil
Réchauffe encore toutes choses,
Redonne un semblant de gaieté
Au visage de la Cité
Et se reflète aux vitres closes.

Les oiseaux des tours, aux aguets,
Semblent à cette heure intrigués.
La corneille la plus sans gêne
N'osant se poser au clocher,
Tourne, en criant, sans s'approcher
Du Coq qui préside à leur scène.

Elles le narguèrent cent fois,
Le connaissent depuis des mois,
Mais ce soir, au dire de toutes,
Ce Coq de bronze les surprend :
Jamais il n'apparut si grand
Au-dessus des champs et des routes.

Il semble planer sur le bourg
Sur le verger, sur le labour,
Et, fol, orgueilleux, dans la brise
Lancer, tel un chant claironnant,
A tout allant, à tout venant,
Quelque noble et fière devise.

Le soleil blond qui disparaît
Et meurt derrière la forêt
Agonise à sa crête rouge,
Et la gent criarde des tours
S'effare et vole aux alentours
Du Coq doré qui vibre et bouge.

Avec respect, non sans effroi,
Comme l'esclave aux pieds d'un roi,
Les corneilles demi-hagardes
Admirent, aux souffles du soir,
Le Coq des flèches se mouvoir,
Et, sans comprendre, le regardent.

Mais Lui, busqué, la queue au vent,
Joyeux comme au soleil levant,
Semble dire à toute corneille,
Quand sur les toits descend la nuit,
Que la lune se mire aux puits :
« Voyez ! Je suis celui qui veille. »

Reste le bon veilleur à sa tâche obstiné;
Laisse à l'entour de toi courir la valetaille
Et hurler les jaloux : ils ne sont pas de taille,
Tu demeures un roi. Le Bourg t'a couronné.

Sois l'ardente vigie au grand œil étonné,
Campé sur tes ergots, comme un prince en bataille,
Capable de frapper et d'estoc et de taille,
Sois celui qui domine et n'est pas dominé.

Coq du clocher béni, que l'aube en feu redore,
Toi qui, chaque matin, fais se lever l'aurore,
Tu nous es, dans l'azur, le soutien précieux,

Car tu mets un rayon au faîte des chaumières.
Tu nous distrais l'esprit des tâches coutumières,
Et nous forces, ravis, à regarder les cieux.

Corneilles du clocher, dites à la plus vieille
Qui jacasse en haut de la Tour,
De vous expliquer sans détour
La présence du Coq qui tant vous émerveille.

Demandez ce qu'il fait au sein du vierge azur,
Debout sur sa flèche isolée,
Lorsque rampe dans la vallée
Le troupeau des humains dont le pas est peu sûr,

Et pourquoi dans le ciel, où vous êtes si folles,
Il demeure grave et serein,
Fixé sur sa tige d'airain,
Tandis qu'en l'agaçant vos bataillons s'envolent.

Interrogez la plus diserte d'entre vous,
Qui depuis un siècle maraude,
Reine de la troupe qui rôde
Autour des clochetons comme aux forêts les loups.

Lors, elle vous dira, finaude en sa réplique,
Pourquoi sur l'humble ou beau clocher
Les hommes ont voulu percher,
Tel un drapeau de gloire, un grand Coq symbolique.

Coq flamboyant, orgueil des bourgs et des cités,
Coq des Gaules, ardent et fier, le peuple t'aime.
Tu fais luire en son âme une aube de clartés
Et ta présence vaut la splendeur d'un emblème

Au long des jours sereins ou sous le ciel couvert,
Tu nous marques les vents qui te baisent les ailes,
Et par les nuits d'orage, au milieu des éclairs,
Tu sembles nous verser des aurores nouvelles.

Passant, daigne lever les yeux vers ton clocher,
Et rien qu'à voir, lueur dans le matin surgie,
Ce Coq, pieux gardien, tel un phare au rocher,
Tu comprendras alors sa leçon d'énergie.

Il dit, héraut du ciel, qu'il aime le soleil
Et que, ferme et constant en sa vertu tenace,
Il peut sonner un jour un glorieux réveil,
Étant toujours debout et fidèle à sa race.

Il conseille l'honneur, l'envol mystérieux
Vers les bleus paradis où les espoirs nous mènent,
Le geste des héros, l'exemple des aïeux,
Car il plane au-dessus des misères humaines.

A l'abri des laideurs et des méchants propos,
Sous la nappe d'azur qui sur son col deferle,
Il hait et il flétrit la bave des crapauds,
La sottise des paons, le rire aigu des merles.

Royal, il veut de nous paix, noblesse et bonté,
Car il s'est, semble-t-il, proposé pour office,
Symbole du pilote au cœur de la cité,
De prêcher la vertu, l'amour, le sacrifice,

Et de dire à chacun : « Fais ton humble devoir
Dans le coin de province où te plaça la vie.
Contente-toi de peu, deniers, terre ou savoir,
Et riche ou pauvre, sois sans haine et sans envie.

Fleuris ton cœur de rêve et de roses ton seuil.
Ne traîne pas toujours au ras du sol ton âme.
Mets en ce que tu fais une pointe d'orgueil,
De la foi dans tes mots, dans tes yeux de la flamme.

Le bourg te paraîtra souvent plein de méchants.
Trop enclin à souffrir des travers et des vices,
Sur la mine ou l'aspect tu jugeras les gens,
Ne voyant plus qu'affronts, injures ou sévices.

Mais viennent le malheur, la guerre, les fléaux
Et les horreurs sans nom d'un brutal cataclysme,
Tu verras en des cœurs rajeunis et nouveaux
Naître le dévouement et fleurir l'héroïsme.

Pour défendre son champ, sa barque ou sa maison,
L'homme saura mourir, traîné sur tant de claies,
Et la femme au front pur, toute grâce et raison,
Exaltera les cœurs et pansera les plaies. »

Lors, tu sauras, Passant, que ce n'est pas en vain
Que l'homme, épris de rêve, et d'espoir, et de joie,
A mis à ses clochers cet emblème divin,
Le Coq qui, dès l'aurore, au champ des cieux s'éploie.

Nos aïeux l'ont sculpté, dans leur art familier,
Au dossier de la stalle, au panneau de l'armoire.
Il est, crêté d'or fauve, au plat du vaisselier,
Et le chant du poète éternise sa gloire.

Dans le soir tout paisible où s'endort la cité,
A l'abri des jardins assoupis et des treilles,
Sache éviter, Passant, pour vivre en la beauté,
Le coin de la Commère et le clan des Corneilles.

Soyez discrets, oiseaux pervers,
Les hommes d'en bas vous écoutent.
N'allez plus crier par les routes
Tous nos défauts et nos travers.

Il n'y a pas dans l'univers
Que vices, mal, haines et doutes.
Soyez discrets, oiseaux pervers,
Les hommes d'en bas vous écoutent.

Ne regardez pas à l'envers,
A la légère, en haut des voûtes,
Mais, Corneilles, penchez-vous toutes
Sur nos bourgs, dignes et divers...
Soyez discrets, oiseaux pervers.



VIE SIMPLE

Accueil simple du Bourg sous le grand ciel lavé...
Bruits de sabots, vers les halles, sur le pavé,
Tuiles rouges aux toits, pots de fleurs aux fenêtres,
Saluts des boutiquiers, des dames et des prêtres,
Rires de la jeunesse et raisons des vieillards,
Aux semis du jardin vol de moineaux pillards,
Jurons, chansons, appels et musique lointaine,
Bavardages plaisants de fille à la fontaine,
Enfants dans les ruisseaux, commères sur le seuil,
Cloches à la volée, ou de joie ou de deuil!...
Du logis miséreux à la riche demeure
Ainsi passent la vie, et la saison, et l'heure.



LE BERCEAU

Un enfant rose et blond repose en un berceau.
Son babil est léger, tel un chant de ruisseau.
Bavardez donc, commère! et croassez, corneilles!
Un berceau! Savez-vous quel prix il est de veilles,
De lait donné, de pleurs versés, de temps enfui?
Comme l'aube aux jardins d'été l'espoir a lui.
Jacassez, les corbeaux des tours! Battez de l'aile!
Vous ne sauriez, au dais brodé de la nacelle,
Faire une tache d'ombre ou le salir d'un cri.
La mère s'est penchée et l'enfant a souri.
Le jet d'eau du parc chante aux massifs des corbeilles.
Bavardez donc, commère! et croassez, corneilles!

LE ROUET

Sur le pas de la porte ou dans l'âtre, le soir,
Chante, ô rouet ! La vieille en bonnet vient s'asseoir,
Lisse les écheveaux et file sa quenouille.
Un enfant curieux près d'elle s'agenouille...
Chante, ô rouet ! Déjà, pour filer le lin blanc,
Chacun te fait le vain reproche d'être lent.
Tu n'es plus aux salons qu'objet de fantaisie...
Chante, ô rouet! Ta tâche est divine et choisie,
Puisque tu sais filer près de nous, sans orgueil,
La robe d'hyménée ou le voile de deuil.
Chante, ô rouet, et fais que ta chanson ne meure!
C'est autant du passé qui revit ou demeure.

LE LIT

Dans la maison se dresse un lit de bois très vieux,
Don des noces jadis, legs béni des aïeux.
Des rideaux démodés, fanés, mais sans poussière,
S'échappe encore au soir un parfum de prière.
Une branche de buis surmonte un bénitier.
La paix de ce logis prend le cœur tout entier.
On songe aux abandons si chastes des épouses,
Au bon repos, aux nuits d'hiver, aux draps que cousent
Des mains blanches. On pense à l'enfant qui s'endort,
Au cher malade que l'on soigne, à l'aïeul mort,
Et le lit, riche ou pauvre, ou de serge ou de soie,
Dit l'orgueil du foyer, sa tristesse ou sa joie.

LA TABLE

Fille aux doux yeux, laisse un instant aiguille et fil,
Donne aux serins dans leur cage le grain de mil,
Et, retroussant sur ton bras ferme et nu, ta manche,
Dresse la table amie et mets la nappe blanche.
La bonne odeur des fruits a rempli la maison.
Sur le dressoir de chêne, et selon la saison,
La corbeille aux flancs purs, la coupe aux saveurs fraîches,
Montrent l'or des raisins ou la pourpre des pêches.
Voici le pain, le vin et l'eau. Bien que frugal,
Le repas en famille y devient un régal,
Car on mélange aux mets le sel des causeries,
Et l'on sort du bahut les faïences fleuries.

LES TABLEAUX

D'anciens tableaux, dans la maison, sont nos amis.
Jusqu'à nous, d'âge en âge, ils demeurent transmis,
Leur présence à nos murs vaut le meilleur poème
Et c'est d'un cœur fervent et simple qu'on les aime.
Sujet, aspect, couleur nous restent familiers...
Ici, c'est une église: en l'ombre des piliers
Une veuve sanglote en prenant l'eau bénite.
Là, se dresse un manoir dont l'hôte nous invite.
Plus loin, sur un ciel clair, tourne un moulin à vent.
Un bourg s'éveille rose en un soleil levant...
Et tel tableau qui plut à notre âme ravie
D'enfant, nous charme encor au déclin de la vie.

LA GARE

Souvent vers des pays de lacs et de palmiers
Vont les cœurs des bourgeois comme un vol de ramiers.
Ils n'ont que peu franchi leur porte, la barrière
De l'enclos ancestral, leurs rues, leur seuil de pierre,
Car ils n'ont point connu le voyage et l'ont craint.
Mais ils sont tout émus de voir filer un train.
Le lourd convoi de fer évoque en des mirages
Les lointains azurés des vieux livres d'images.
Or, malgré leur routine et leurs placides mœurs,
Un désir d'aventure en leurs yeux glisse et meurt...
Ayant vu s'éloigner le train, ils s'en reviennent
A l'âtre, aux doux loisirs, aux coutumes anciennes.

LA RUCHE

Sous le dôme de paille, aux jardins défleuris,
Par le gel des matins de l'automne meurtris,
La ruche tant aimée a tu ses chants d'abeilles;
Et le regret nous vient des moissons, des corbeilles,
Où dans les jours d'été, près de l'eau du bassin,
On entend bourdonner le travail de l'essaim.
Il ne rythmera plus aux paisibles demeures
La tâche accoutumée et la fuite des heures.
Or, pareil à la ruche endormie au verger
Qui poursuit son labeur sous le chaume léger,
Le bourg qu'au soir tombant la cloche idéalise,
Semble mort de langueur à l'ombre de l'église.

EPITAPHE

Parmi les croix de bois, les granits dépolis
Et les marbres brisés ou par les pluies salis,
On remarque un ancien tombeau près d'une allée.
Il n'a pas l'aspect fier d'un riche mausolée,
Et ne porte à son fût ni couronne, ni fleurs.
Nulle femme à genoux n'y vient verser de pleurs.
Le verger a repris ses droits et l'herbe y pousse.
Un nom se lit encor sous le manteau de mousse,
Un nom qui ne dit rien, nom de pauvre inconnu,
Mais dont l'aspect évoque un monde disparu :
« Ci-gît un artisan : Pierre-François Nicole,
Il fut franc en négoce et loyal en parole. »

INSCRIPTION

Sur le portail rongé, tout verdi par les ans,
Vestige glorieux d'un beau château d'antan,
Le blason d'un seigneur est sculpté dans la pierre.
S'il te plaît, ô Passant, d'en écarter le lierre,
Qui, pieux, a voilé la porte d'autrefois,
Tu verras, déchirant la mousse avec tes doigts,
Surgir, sous le fouillis en festons d'astragales,
Une inscription vieille, en lettres inégales.
Le dessin est usé, le galbe est aminci.
Mais applique les yeux et tu liras ceci :
« A qui défend son Roy los échoit en la guerre;
C'est enviable honneur que mourir pour sa terre. »

L'ANTAN

O parfums oubliés d'anciennes fêtes-Dieu
Où les enfants vêtus de blanc, sous le ciel bleu,
Jetaient, à pleines mains pures, des fleurs en gerbes ;
Lentes processions ; chants pieux et superbes,
Qui des beaux reposoirs vers les astres montiez,
Et en des soirs divins mouriez par les sentiers ;
Pèlerinage au jour des morts, parmi les tombes,
Où sur les croix, sur les marbres, les feuilles tombent ;
Réveillons de Noël, gais sous le ciel neigeux,
Chant des orgues, chœurs des enfants, hymnes et jeux,
Le vieux bourg méconnu dont le charme s'ignore
Adora votre grâce et vous réclame encore.

UN PHILOSOPHE

C'est un petit vieillard à la barbe d'argent.
Il habite à l'écart un logis indigent.
Sa fenêtre est sans fleurs, son jardin sans charmille.
On ne lui connaît point d'amis ni de famille.
Qu'est-il et d'où vint-il? Nul ne l'a jamais su.
Discret, simple en sa mise, il passe inaperçu.
Il possède, dit-on, en d'obscures armoires
Des livres précieux et d'antiques grimoires.
Il adore les vers, la musique et les chants,
Se plaît à rêvasser dans le calme des champs,
Donne, bien qu'il soit gueux, au pauvre qui l'implore,
Et sourit aux enfants comme on rit à l'aurore.

LE JOUEUR DE VIELLE

Humble joueur de vielle aux naïves chansons,
Qui, plaisant, fais danser aux noces, aux moissons,
Tu tournes pour deux sous des refrains de naguère.
C'est l'adieu du soldat qui s'en va pour la guerre,
Ou la plainte d'amour sous les balcons fleuris.
Les fenêtres du bourg s'ouvrent, et tu souris,
Comme un artiste noble aux terrasses d'un prince,
D'enchanter un instant des âmes de province.
Et tandis que, pensif, tu joues un air très vieux,
Tu fais lever peut-être en un cœur anxieux,
Chez l'enfant qui t'écoute en sa ferveur première,
Un désir d'harmonie, une aube de lumière.

LE MÉNESTREL

On a fait des chansons pour les vanneurs de blé...
Et voici que par les chemins, le cœur troublé,
Ému du nom joli de la belle qu'il chante,
Sans pénétrer le sens d'un rythme qui l'enchante,
Le ménestrel s'en va disant de bourg en bourg,
Les beaux lais des jongleurs, charmeurs des cours d'amour,
S'en va pleurant sur son rebec ou sur sa viole
La rose qui se fane et l'âme qui s'étiole,
Par les routes, les bois, les longs sentiers s'en va,
De l'auberge au château contant ce qu'il rêva,
S'en va, chantant tendresse ou deuil, joie ou déboire,
La douce villanelle ou la chanson à boire.

DENTELLES

La jeune fille a pris son métier, ses fuseaux,
Et fait de la dentelle aux délicats réseaux.
Soir alangui d'automne en un coin de province.
La croisée est fleurie, au vent le volet grince.
Parfois elle suspend, confuse, son travail.
Le promis de son cœur en passant sur le mail
L'a regardée. Elle a baissé ses yeux fidèles
Et ses doigts ont erré tremblants sur les dentelles...
Puis la voici qui songe aux divins soirs de mai,
Au bonheur de courir les sentiers et d'aimer,
Et l'ouvrage, dès lors, devient sous ses doigts roses,
Plus fin, plus beau qu'un gel d'hiver aux vitres closes.

PREMIERS LIVRES

Celui qui part dès l'aube, en hâte, à l'atelier,
Était en son enfance un gentil écolier
Qui ne musait aux bois comme aux roses l'abeille,
Mais à lire passait de chers instants de veille.
Bons livres, il vous garde en son armoire enclos!
Vous le fîtes souvent éclater en sanglots
Ou rire à plein gosier, car telle est la jeunesse,
Qu'il suffit d'un rayon pour que le printemps naisse,
Et d'une ombre au jardin pour faner les rosiers.
Livres des cœurs ardents, des yeux extasiés,
Soyez bénis, trésors précieux, sources pures,
O livres bien-aimés des premières lectures.

RUINES

L'aqueduc, des vallons aux collines jeté,
Dont le canal menait au cœur de la cité
Le cristal de la source et l'eau de la rivière,
Disparaît sous l'assaut des herbes et du lierre.
Ce n'est qu'une ruine au bord du grand chemin,
Depuis des siècles, vers jardins et clos, la main
Du paysan a pris pour borner le domaine
Son argile gauloise ou sa pierre romaine.
Parmi la plante folle et sous le pampre d'or
Le lézard gris s'enfuit, l'enfant gambade encor,
Et le visiteur las qui se repose aux marches
Y rêve d'autrefois sous la voûte des arches.

LES JEUX

Jeux des provinces! Jeux anciens, nobles et gais
Dont l'attrait n'est pas fait de quelques sous risqués,
Mais de l'heureux désir de qui joue et s'amuse !
Aimables passe-temps! Tours d'adresse et de ruse
Où, vertu de jadis, la franchise fait loi!
Jeux publics et privés, et jeux de bon aloi!
Aux soirs d'été, sur les places, près des charmilles,
Jeux rieurs et bruyants de boules ou de quilles!
Joutes au plus vaillant, luttes au plus malin,
Jeux de main ne sont pas toujours jeux de vilain,
Jeux antiques et purs que nos progrès évincent,
O jeux nobles et gais, jeux anciens des provinces!

L'ÉGLISE

L'église abbatiale est au centre du bourg
Comme un chêne puissant au milieu des labours.
Elle dit la beauté de croire, la sagesse,
La foi vive ; elle dit l'effort et la largesse
Du peuple qui, jadis, voulant donner un sens
Au rêve de son âme, a porté, frémissant,
Les pierres et le bois, et l'ardoise, et le sable
Pour, d'un commun amour, bâtir l'impérissable.
Mais aux jours avilis sous le règne de l'or,
Ne vibrant, semble-t-il, qu'aux souvenirs d'alors,
Elle apparaît plus froide, et plus grave, et plus seule,
Comme un seigneur d'antan au seuil du siècle veule.

VITRAIL

Au-dessus de l'autel qu'orne le sacristain
Voici, dans un vitrail le bon Samaritain,
Et, pareil aux sujets primitifs des images,
Un Jésus sur la paille entouré des rois mages.
Des seigneurs en chemin sur de fringants chevaux
Forment un long cortège et par monts et par vaux
Ils portent les présents et l'or à bourses pleines.
On voit dans le décor des rocs, des bois, des plaines,
Des fleuves d'azur, des jardins fleurant le miel.
Au bas de la verrière aux couleurs d'arc en ciel,
L'artiste a peint, naïf, en des tons vert pelouse,
Le bourgeois donateur et sa céleste épouse.

LE MANOIR

Il ne manque au manoir ni le portail croulant
Sous le lierre, ni la hêtraie au chef branlant
Qui conduit au perron, ni l'ancienne tourelle,
Ni le roide escalier qui mène à la chapelle,
Ni la douve profonde où l'eau semble dormir.
Au soir le bruit des pas doit faire encor frémir,
Tant s'attache aux vieux murs un renom de légende.
Qu'à pousser l'huys ta main légère n'appréhende,
Héritier des seigneurs et maîtres de céans!
Une date effacée à demi par les ans,
Un nom lisible à peine, oublié par l'histoire,
Feront renaître en toi tout un passé de gloire.

LA VEILLÉE

Dans l'âtre, au coin du feu, sur l'escabeau de bois,
Viens reprendre, Exilé, la place d'autrefois...
Un Christ, des chandeliers, une rose fanée
Parent le noir manteau de l'humble cheminée.
Le fusil d'un aïeul pend à son clou rouillé.
Dehors, il vente, il pleut et le passant mouillé,
L'enfant rieur, le bon voisin, la fille accorte
Entrent, ayant heurté le marteau de la porte.
Affable, le vieillard bavarde en tisonnant.
Dans la nuit le vent clame ainsi qu'un revenant.
Un volet bat, un chien aboie, une ombre rôde...
Le chat s'est endormi dans la cendre encor chaude.

LE PUITS

Miroir du ciel, ô puits de lierre couronné,
D'un rayon de soleil dès l'aube illuminé,
Tu reflètes le soir la pâleur des étoiles.
A la minuit sonnant une fée aux longs voiles
Vient peut-être y mirer son visage changeant
Ou ravir à la lune une flèche d'argent.
A l'heure où ton eau fraîche est un souffle qui gèle,
Les amoureux, les fols penchés sur la margelle,
Laissent flotter le rêve et vaguer les propos.
O puits, que n'ont troublé les vents ni les troupeaux,
Ton cristal est si pur au fond du jardin sombre
Que l'aile d'un corbeau n'y fait pas même une ombre.

LE BÂTON

J'ai grandi sur la haie où fleurit l'églantier,
Près des champs de blé noir que borde le sentier.
Un matin de printemps, plein de sève et de force,
La serpe au fil aigu fit saigner mon écorce.
Un jeune gars adroit, d'un couteau d'artisan,
Me sculpta. Je devins bâton de paysan.
L'âpre gourdin de frêne est un gardien fidèle.
J'ai rossé le rôdeur, j'ai vidé la querelle
Et battu le pavé de la ville et du bourg.
Si jadis, à l'enfant, je semblai rude et lourd,
Je demeure aujourd'hui, sec et tout d'une pièce,
L'ami sûr et l'appui de sa verte vieillesse.

LE PAVÉ

Le pavé de la rue est inégal et dur.
L'herbe y croît par endroits comme aux fentes d'un mur.
Plus d'un passant trébuche et la moindre charrette
Y fait un bruit d'enfer en courant d'une traite
Du vieux marché au bois jusqu'à la halle au blé.
Un gros chien rouvre un œil, de fatigue accablé,
Des chats s'enfuient en miaulant, frileux, étiques,
Et des plats semblent choir des vaisseliers antiques.
Il pleut à petit bruit, et la boue aux carreaux
Gicle. Las sont les cœurs et ternes les propos.
L'omnibus de l'hôtel a fermé ses portières...
Un chien errant vient boire aux chutes des gouttières.

LE PONT

Comme un vieillard au chef branlant, voûté, cassé,
L'ancien pont, glorieux vestige du passé,
Reflète au bleu miroir des eaux, l'arche en ruine.
Sous le soleil, dans les jours gris ou la bruine,
Il conserve, en dépit de l'usure et des ans,
Au cœur de la cité, son aspect imposant.
Il demeure impassible aux propos des laveuses,
Et regarde couler, limpides ou bourbeuses,
Les eaux de la rivière au murmure indistinct.
Les amoureux des soirs, les pêcheurs des matins,
Les pigeons apeurés, les sveltes hirondelles
Restent au long des jours ses seuls amis fidèles.

UN JARDIN

Sous le ciel gris ou bleu, sous le nuage errant
Le maigre jardinet s'efforce d'être grand.
Il a ses fruits dorés, ses fleurs, même son arbre,
Son auge qui figure une vasque de marbre,
Sa tonnelle et son banc de pierre tout moussu.
L'allée au gravier fin garde un air si cossu
Que l'oiseau et l'abeille à peine s'y hasardent.
Sur les rosiers ou sur un fil sèchent des hardes.
Le verger n'ayant point les moineaux pour amis
Des oripeaux perchés sont gardiens des semis...
Mais l'if qu'on taille a beau monter en pyramide
Le maigre jardinet reste simple et timide.

LES SŒURS

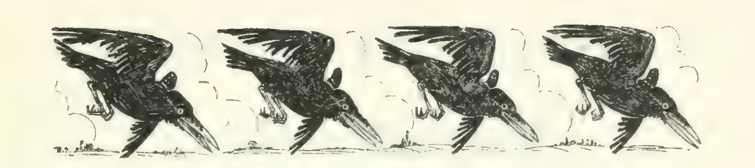
Sous la bise d'hiver ou le soleil d'été,
Servantes du divin, esprits de charité,
Les bonnes sœurs s'en vont vers les plus humbles tâches,
Et veillent nuit et jour et presque sans relâche
Sur l'affligé, le réprouvé, le douloureux.
Ni regrets, ni désirs n'ont pu troubler leurs vœux.
La paix du ciel habite en leur âme sereine.
Elles offrent à Dieu la souffrance et la peine.
Sous la blancheur du voile il n'est plus rien d'obscur,
Leurs yeux calmes sont pleins de mystère et d'azur.
Et, enclines à la pitié douce et profonde,
Elles soignent le Pauvre et souffrent pour le Monde.

UN POÈTE

La maison du poète est au creux du vallon.
Chaque jour que Dieu fait, selon l'heure et selon
Les temps, elle reçoit sur sa face clémente
Les baisers du soleil ou le fouet des tourmentes.
Le doux Poète, avec les siens, habite là.
Il cultive les fleurs et rime sans éclat
Des vers purs et naïfs comme le chant des sources.
Par les champs et les bois il fait de longues courses,
Pêche sous la saulaie au tournant du moulin,
Donne le pain, le gîte au mendiant qu'il plaint,
Et le soir, sur le seuil, il suit sa rêverie,
Fume sa pipe et rit dans sa barbe fleurie.

LA MAISON

Il est au cœur du bourg une simple maison
Plaisante à voir, fleurie et gaie en la saison
Où le jardin aimé chante l'amour des roses
Que des mains de vieillard ou de fillette arrosent.
Le portail est massif, et large en est le seuil.
La lourdeur du marteau traduit son noble orgueil.
La fenêtre à vitraux garde encor ses persiennes.
Le vaisselier s'emplit de faïences anciennes.
Si l'horizon se borne aux toits voisins, les yeux
Y voient assez d'azur pour un exil aux cieux.
On y vit dans le calme avec idolâtrie...
La maison des aïeux fait aimer la patrie.



Or là-haut, sur la Tour,
Ont jasé tout le jour
Les hordes de corneilles,
Et, jusques à la nuit,
Leur vol a fait le bruit
D'une ruche d'abeilles.

Dès l'aube, au déjucher,
Sans pourtant se fâcher,
Elles semblaient en hargne.
C'est que, caquet bon bec,
Sans jamais être à sec,
L'oiseau peu nous épargne.

Les scènes du vieux bourg,
Échos lointains et sourds,
Les voix, les cris, les rires,
Les bourgeois, les manants,
Les allants et venants
Longtemps les divertirent.

Les travers et les torts
Les amusèrent fort,
Car, des cimes des nues,
Ainsi que d'un perchoir,
Elles surent bien voir
Les âmes toutes nues.

En volant à l'évent,
Rapinant, clabaudant,
Elles nous observèrent.
Un bourgeois fut marri.
L'un pleura, l'autre rit.
Un dévôt fut sévère..

Tel esprit chagrineux,
Qui se sentait breneux
En chauvit de l'oreille,
Car en malins discours
Les Corneilles des Tours
Oncques n'ont leurs pareilles.

Les langues de serpents
Et les êtres rampants
Qui dans les bourgs sévissent,
Les menteurs, les jaloux,
Les brebis et les loups,
Les vertus et les vices,

Le train de chaque jour,
Le plaisir et l'amour,
Les gens simples, modestes,
Vivant bon an, mal an,
Le bourgeois, l'artisan,
Les beaux cris, les bons gestes,

Les tâches, les métiers,
Les haines, les pitiés,
Les douleurs qui s'éveillent,
Ont fait, le soir venu,
En langage inconnu,
Jacasser les corneilles.

Puis, vers les bois profonds,
Par coteaux et vallons,
Devers la forêt, pleine
D'appels et de rumeurs,
A l'heure grave où meurt
Le soleil sur la plaine,

Les corneilles ont fui.
Et quand la lune a lui
Sur la forêt plus sombre,
Sous le beau ciel blêmi,
Le Bourg s'est endormi
Paisiblement dans l'ombre.

Maintenant que tout dort en la ville et les bois,
Que nul bruit de travaux ne vient battre aux oreilles,
Chacun peut à bon droit dire : Qui fut parfois
Un peu méchant? L'auteur ou le ban des corneilles?

Or je lui répondrai que l'on n'est point méchant
Pour mêler à son eau le vin de l'ironie,
Qu'on peut assaisonner sa pensée et son chant,
Sans que la bonne grâce en soit jamais bannie.

La Corneille a souri du haut de son clocher
De l'homme qui va, vient, s'agite et fait des siennes,
Mais elle sut louer, franche, sans se cacher,
Ce qui demeure au Bourg de ses vertus anciennes.

Si, quelque esprit étroit, pincé, chagrin, mesquin,
S'effare, se récrie et, sot, se scandalise,
Je le veux renvoyer à cet oiseau taquin
Mais bon, qui voletait au clocher de l'église.

Il me souvient d'avoir en Forcadel, auteur,
Lu du corbeau criard le los et l'encomie.
Le chant est naïf, simple et riche de saveur, ...
Si vous n'aimez le vieux françoys, n'écoutez mie.

LA LÉGENDE DU CORBEAU

Le Corbeau fut au temps passé
Teint de blancheur qui a passé
Le plus albe de la colombe.
Avant que l'eau fut seule tombe
Du genre humain, quand le Grand Juge
Du ciel envoya le déluge,
Noé, le divin patriarche,
Le fit sortir hors de son arche
Pour épier s'il verrait point
Rive de mer, ou peu ou point.

Adonc le courrier se départ,
Vole par cent et mille parts
Et voit maint corps dont il se pâme
Remplis de flots et vides d'âme.
Or tel crève-cœur le surprint
Que puis son erre il ne reprint
Mais oublia, la pauvre bête,
La nef en ce monde seulette
Qui par trop allait sans ramer
Au gré des vents et de la mer.

L'oiseau cria : Noé, Noé,
Tant qu'en est encor enroué.
L'ayant appelé mille fois
Il n'entendit ni vents, ni voix.
Par quoi, de deuil étant fâché,
Sur un haut figuier s'est branché,
Où, pour marque de sa douleur,
Changea sa première couleur
En teint plus noir que noire nuit
Quand la lune point ne reluit.

Ayant pleuré presque ses yeux,
Il a juré mer, ciel et dieux
Que jamais rien ne goûterait
Tant que la figue mûrirait...

Cy-finit le los du Corbeau.
Cet oiseau tant me paraît beau
Que, le tenant en pure estime,
Je l'ai fort prisé dans ma Ryme;
Car subtil, malin et sensé,
Maugré son parler jacassé,
Bien qu'épine soit sous la rose,
Au cœur il a bonté enclose.



NOCTURNE & FINALE

La petite ville sans bruit
Dort profondément dans la nuit.

ALBERT SAMAIN.



Sous la nuit étoilée et qui bleuit les toits,
Le Bourg tait sa rumeur de ruche diligente.
Un verger de pommiers revêt l'aspect d'un bois.
Le ruisseau resplendit et le vieux puits s'argente
Sous la lune qui coule aux larmiers et aux toits.

Le bedeau ferme à clef le portail de l'église.
Le jardinier boiteux regagne sa maison.
Un char cahote au loin sur la route imprécise.
Des nuages blafards courent à l'horizon.
Lentement minuit sonne à la tour de l'église.

La vieille demoiselle a clos les lourds volets
De sa boutique ancienne, en un bruit de ferraille.
La lanterne fumeuse, allongeant ses reflets,
Fait grimacer, comiquement, sur la muraille,
L'ombre de trois bavards à l'abri des volets.

En son âme d'antan, faite d'ombre et de rêve;
Le Bourg a fui la terre et se rallie au ciel.
Dans le temps éternel un jour encor s'achève.
Le clocher de jadis monte, immatériel,
Au-dessus des maisons tissées d'ombre et de rêve.

L'amoureux cri des chats, l'aboi rageur des chiens,
Le juron qu'on profère ou le caillou qu'on lance
Une chanson d'ivrogne, un méfait de vauriens,
Aux quartiers plus déserts troublent seuls le silence
Où semblent s'éloigner les hurlements des chiens.

A l'angle de la Place où sur le pont de pierre
Glisse une ombre. Quelqu'un là-bas frappe au heurtoir,
Et les maisons, du champ de foire à la rivière,
Rangées depuis mille ans aux courbes du trottoir,
Paraissent s'endormir du sommeil de la pierre.

On voit parfois errer aux croisées de la nuit
Une lueur timide, une lampe incertaine,
Femme qui veille, enfant qui dort, âme qui fuit,
La tâche ou le repos, le bonheur ou la peine,
Sous le manteau discret mais pesant de la nuit.

Le marbre d'une stèle aux morts pour la Patrie
Se dresse sur la Place à l'ombre des tilleuls.
La halle aux grains, l'ancien manoir et la mairie,
Et le donjon royal puissant comme un aïeul
Disent la gloire et la douceur de la Patrie.

Un sentiment de paix, de tranquille bonheur,
Se dégage du Bourg au fond des nuits sereines…
Des bruits légers et coutumiers, un chant berceur,
Le murmure du vent, la plainte des fontaines
Composent le nocturne enivrant du bonheur.

O Bourg, petite ville aimable,
Où le bourgeois le plus notable
A, francs et nets, biens au soleil,
Où le plus indigent, pareil
Au plus riche, a son toit modeste
Son bois et sa gerbe de reste;
Bourg où tout labeur est heureux,
Bourg où les enfants sont nombreux
Comme aux vergers les fruits d'automne;
Bourg paisible où la cloche sonne,
Égale, les joies et les deuils,
Où l'on trouve encore des seuils
Portant blason, date ou devise;
Bourg charmant, vieillot, où l'église,

Telle une ancienne sous les ans,
Semble courber son toit branlant,
Où la branche de gui désigne
L'auberge, où des murs sous la vigne
Et le lierre semblent crouler;
O Bourg qui regardes couler,
Placide, au bas de la prairie,
La rivière étroite et fleurie;
O Bourg, toute joie et clarté
Qui, par les soirs chauds de l'été,
Allonges sur les routes claires
Tes ombres bleutées et légères;
Bourg riche en foyers et en nids,
Bourg où par l'automne jaunis
Les parcs ont des splendeurs nouvelles,
O Bourg ancien qui te révèles
Actif, de ferme et bon vouloir,
Sache revivre et, sans surseoir,
Reprends tes anciennes coutumes :
Tes rouets, coiffes et costumes,

Tes toits qui fument lentement,
Ton accueil sous le ciel clément,
Tes bonnes gens qui vont sans hâte
A leur tâche et dont rien ne gâte
La limpide douceur des yeux,
Tes fêtes, tes danses, tes jeux,
Ton salut amical, ta grâce
Discrète et ton orgueil de race,
Tes croyances, ta piété
Simple, ton manoir abrité
Par le rideau mouvant des hêtres,
Tes tuiles rouges, tes fenêtres
Ornées de pots de fleurs; reprends,
Si tu veux être noble et grand,
O Bourg, tes coutumes anciennes,
Et s'il te plaît que nous reviennent
Ces vertus du bel autrefois,
Sache écouter, ô Bourg, les voix
Qui partent du cœur de la terre;
Penche vers leur divin mystère

Ton clair visage du passé,
O Bourg, franc, loyal et sensé,
Qui, vibrant d'une ardente flamme,
Demeures le gardien de l'âme.

En un jour de victoire et de cœurs exaltés,
Au matin du triomphe et sous un ciel de joie
Il nous fut redonné d'aller vers la Beauté,

Vers les châteaux d'espoir où le rêve s'éploie,
Et d'entrevoir, au déclin des ans, le bonheur
Qui désigne l'étape et fleurit notre voie.

Une cloche frémit aux mains du vieux sonneur.
Une femme en bonnet mit des fleurs aux croisées.
Le Bourg connut le charme et revit le flâneur.

Des âmes par le deuil et la douleur brisées
Se sentaient mieux revivre en ce jour triomphal
Comme les lys des parcs aux fraîcheurs des rosées.

Un chant de jeune fille emplissait tout le val.
Il y eut dans le soir des cris, des jeux, des rires
Et sur la route blanche un galop de cheval.

A cette heure divine où s'accordaient les lyres,
L'automne finissant répandait sa langueur
Et semblait condamner l'orgueil des beaux délires.

Le Poète, suivant les jeux d'enfants rieurs,
Près du jardin déclos aux frondaisons pâlies,
Laissait vaguer son âme au souffle inspirateur.

Ce n'était plus, sous le ciel d'or, les élégies
Pleureuses de regrets et diseuses d'amour,
Dont la musique enivre et dont les mots s'oublient;

Ce n'était plus le chant banal des anciens jours,
Où passaient l'amertume et la détresse humaine,
Où l'esprit était las, où le cœur était sourd,

Mais l'hymne grave et fier, la voix haute et sereine
Clamant le divin rêve et les espoirs permis
Que la victoire avec son beau cortège amène.

Sur les champs apaisés, sur les coteaux blêmis,
Descendait d'un vol lent la paix d'un soir d'automne.
Sur les seuils devisaient d'heureux groupes d'amis.

Douceur du ciel de France où l'âme s'abandonne,
Plaisir des sens, joies de l'esprit, charme des yeux,
Enfant qui s'extasie et vierge qui s'étonne,

Ce jour resplendissait de projets et de vœux
Et, devant l'horizon, sous le couchant en flamme,
Quand s'allument au Bourg lointain les premiers feux,

Le Poète écoutait, pensif, les voix de l'âme.

A l'ombre de l'église, à l'abri des vieux murs
Dont le paisible bourg s'enorgueillit encore,
Sache garder ton cœur noble, tes accents purs,

O Poète! — Qu'au seuil de la fervente aurore
Où nous semblent plus hauts, plus graves, les destins,
Tu restes l'enchanteur que notre voix implore.

Grâce à toi, lumineux nous seront les matins
Et belles de projets et d'amour les soirées.
Nos regards fascinés se perdront aux lointains.

Tu trouveras pour nous les paroles sacrées
Qui donnent l'harmonie et le rythme à nos chants
Et nous boirons l'extase aux lèvres inspirées.

Sur tes livres, comme en un miroir nous penchant,
Nous verrons clair en nous et ton œuvre féconde
Vaudra l'or des moissons et le tribut des champs.

En un parler choisi, doux-coulant comme l'onde
Qui prend, au gré de sa course, charme et saveur,
Captant la pureté de la source profonde,

Tu diras avec flamme et franchise et ferveur
Les désirs, les projets, les espoirs et les rêves,
Le mystère des nuits, le secret de la fleur,

Le murmure des flots sur le sable des grèves,
Et grâce à toi, Poète au cœur qui se répand,
Les jours seront divins, les heures seront brèves.

Dédaigneux de mensonge, écrasant le serpent
Qui rôde sous la fleur aux buissons de notre âme
Tu chanteras, loyal, la candeur de l'enfant,

La douceur du foyer, la grâce de la femme,
Les tâches, les vertus, les travaux et les jours,
Et l'orgueil d'être fort que le pays réclame.

Alors, nous sentirons passer dans tes discours,
O cloche d'allégresse au travers de l'espace !
Cet appel de ton cœur, ce cri de tes amours :

Le chant de la Patrie et l'hymne de la Race.





TABLE DES MATIÈRES

A VOL D'OISEAU

VERS LES CIMES

NOCTURNE ET FINALE



CE LIVRE A ÉTÉ TIRÉ
A UN NOMBRE RESTREINT
D'EXEMPLAIRES ET ACHEVÉ
D'IMPRIMER A PARIS PAR
-:- -:- A. LAHURE -:- -:-
EN JANVIER MDCCCCXX.


a39003 003988937b

